

HAUT LIEU ET LIEU HAUT: LA CONSTRUCTION DU SENS DES LIEUX LYON ET FOURVIÈRE

C'est un des lieux-communs du discours des urbanistes contemporains que de parler de "signal" ou de "haut-lieu" urbain. Les projets dans lesquels apparaissent ces termes comportent en général quelque prouesse architecturale remarquable, tour de très grande hauteur, dôme en surplomb ou saillie verticale. Ce qui est plus remarquable encore, c'est la rapidité avec laquelle les concepteurs confondent la dimension physique des objets avec la qualité affective ou plus exactement sociale qu'ils peuvent éventuellement prendre. Une telle attitude, qui confond le "lieu haut" avec le "haut-lieu", doit être un prétexte à interroger plus généralement la manière dont se construit socialement le sens des lieux. Ce statut de haut-lieu, urbain ou autre, est en effet le fruit d'une histoire longue dont il faut restituer les tournants, en faisant appel aux projets, aux actions et aux hommes qui y participent ⁽¹⁾. L'exemple de la colline de Fourvière à Lyon semble propice à une telle interrogation, tant ce site est omniprésent dans toutes les représentations picturales ou schématisées de la métropole rhodanienne. En l'analysant en terme de construit et non de donné (physique ou naturel), ce haut-lieu local révélera quelques unes de ses fonctions et, surtout, les modalités de sa construction.

Une comparaison rapide entre les quantités de lignes consacrées par les guides touristiques aux éléments qui occupent le haut de la montagne, entre le début et la fin du XIX^e siècle, montre à l'évidence que le lieu a changé de statut. Sa place nouvelle dans les descriptions de la ville montre qu'il ne s'agit pas seulement d'un gain de potentiel touristique, mais que le site a acquis une nouvelle place dans l'univers symbolique de la cité aux yeux des Lyonnais eux-mêmes. Dès la deuxième moitié du siècle, il devient incontournable dans les différentes sources littéraires consultées ⁽²⁾.

Toutes ces descriptions ou presque mentionnent, ensemble ou séparément, ces deux éléments majeurs que sont le panorama d'une part et le sanctuaire religieux d'autre part. Ce sont ces deux composantes, en apparence opposées, qui font la grandeur et l'importance du site, et c'est de leur rencontre que naît le haut-lieu. Contemplation profane et sacrée ne sont pourtant pas étrangères l'une à l'autre, que ce soit par les rivalités qui les mettent aux prises ou plus sûrement par la complémentarité qui les unit. Dans l'histoire du haut lieu, se mêlent les aventures particulières du point de vue et de l'église qui surplombent la ville.

¹ Sur cette problématique du "haut-lieu", on consultera notamment les textes rassemblés par André MICOUD dans Des hauts lieux, la construction sociale de l'exemplarité, Paris, Editions du CNRS, 1991, et en second lieu le n° spécial de la revue Autrement, série Mutations, n°115, mai 1990.

² Guides, romans, récits de souvenirs, ouvrages d'érudition et descriptions de ville sont recensés dans Pierre-Yves SAUNIER, Lyon au XIX^e siècle: les espaces d'une cité, thèse de doctorat en histoire de l'Université Lumière-Lyon II, 1992.

La contemplation profane

Ce n'est pas naturellement que le haut du coteau de Fourvière devient l'endroit d'où il faut contempler la ville et ses alentours. D'autres belvédères naturels sont concurremment évoqués au début du siècle, ce qui nous met d'ailleurs en garde contre une tentation déterministe qui attribuerait "naturellement" la fonction panoramique au point le plus élevé. Sans négliger la part des modifications physiques des lieux considérés (dégagement des vues, évolution des constructions, environnement), il faut considérer tout le travail social qui fait de la vue de Fourvière la vue de Lyon. S'il est évident qu'on ne saurait faire d'un lieu aux perspectives bouchées un belvédère, il faut aussi considérer que ce ne sont pas les seules qualités physiques qui fondent le point de vue, mais aussi les fonctions prêtées à l'acte de contempler le paysage, et les qualités que se voit reconnaître un site pour l'accomplissement de ces fonctions.

Le touriste

Comme l'a écrit Alain Corbin, les codes esthétiques de lecture du paysage nés dans le courant du XVIII^e siècle déclenchent une "*passion pour les points de vue*" ⁽³⁾, et la "vue pittoresque" scande désormais les itinéraires du Grand Tour des aristocrates anglais, mais aussi les promenades dans l'intérieur du pays. Non d'ailleurs qu'auparavant les délices de la contemplation fussent négligés, mais les modes d'appréhension d'un paysage tels qu'ils sont promulgués par William Gilpin et ses confrères réglementent cette contemplation et en font une pratique digne et légitime, en même temps que d'autres en font un acte thérapeutique et bienfaisant ⁽⁴⁾.

Ainsi, si dans des descriptions bien antérieures aux oeuvres de Gilpin, de Price ou de Knight la vue de Fourvière n'est pas absente, elle ne prend son poids que progressivement. En 1656 dans Lyon dans son lustre, Chappuzeau se borne à signaler que les riches plaines offrent à la vue depuis le coteau de Fourvière "*un très riche objet*". Les lettres de Milady Craven, voyageuse et dame de lettres anglaise, de passage à Lyon en 1785 sur le chemin de l'Orient, permettent de mesurer une part du chemin parcouru ⁽⁵⁾. Ce n'est pourtant que deux jours après son arrivée "*qu'on <la> appelle pour <la> conduire à la tour de Fourvières, d'où l'on découvre toute la ville*". Qu'importe, elle nous montre que sans être un souci premier, la vue depuis Fourvière peut sembler à un cicérone lyonnais un événement touristique digne d'être présenté à l'étranger. Ce cicérone n'est à vrai dire pas récompensé de son dévouement, mais les impressions de Milady Craven méritent d'être citées car elles viennent nuancer la qualité du point de vue de Fourvière tout en confirmant la prise d'importance du phénomène panoramique. "*Le coup d'oeil dont on jouit du haut de la tour est tel qu'on me l'avait promis. Les paysages sont si variés, les objets si vastes et en si grand nombre que l'oeil cherche en vain une place pour se reposer. Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais j'aime que ma vie ainsi*

³ CORBIN (Alain): Le territoire du vide, Paris, Aubier-Montaigne, 1988, p. 165-170.

⁴ Sur la formulation du code pittoresque, on peut se reporter à ROSS (Alexander M.): The imprint of picturesque on 19 th century British Fiction, Waterloo , Wilfrid Laurier University Press, 1986.

⁵ "Milady Craven à Lyon", la Revue du Lyonnais, 1921, n°4.

que mon esprit s'unissent, pour jouir en même temps d'un objet agréable; variez la scène aussi souvent qu'il vous plaira, mais je hais si fort la confusion que si j'avais à choisir d'une maison située sur une hauteur qui domine une grande ville, d'où l'on aperçoit tous les circuits d'une rivière, et un immense horizon, ou d'une autre maison bâtie sur le penchant de la montagne avec une vue bornée par un petit jardin, je préférerais cette dernière habitation. Je sais qu'un tel goût peut paraître singulier, mais je n'ai jamais pu comprendre le plaisir de ce qu'on appelle d'ordinaire une belle vue, où l'on ne peut trouver qu'à l'aide d'un télescope des objets sensibles qui reposent votre regard".

Ce refus du "labeur visuel" procuré par la contemplation de l'infini s'inscrit en opposition des recommandations formulées par Burke et son esthétique du sublime ⁽⁶⁾. D'une certaine manière, par son rejet de la "belle vue", Milady Craven conteste aussi le code pittoresque de l'appréciation des paysages. Mais elle entérine néanmoins l'importance de la contemplation et reconnaît l'action du paysage sur les sens et l'état de l'âme, et aspire à un paysage borné, composé et apte à satisfaire "*la vue et l'esprit dans la contemplation d'un objet agréable*", tous impératifs qui sont aussi des lois du pittoresque à la Gilpin, sensibles dans ses pages sur le dessin, et plus encore sur la composition des jardins. Prêt à accueillir par son infini et sa variété les adeptes du sublime (avec l'atout supplémentaire des Alpes terrifiantes en fond de vision), le coup d'oeil de Fourvière ne semble pas encore avoir recueilli les suffrages des amateurs du pittoresque.

Ainsi n'est-ce que lentement que monte en puissance la "vue de Fourvière". Le coteau de Sainte-Foy pour les sites en altitude, le quai des Célestins ou la terrasse de la Bibliothèque pour les vues "à plat" se partagent longtemps les suffrages des écrivains cicéroniens. C'est finalement un double mouvement intellectuel et matériel qui assure le succès de Fourvière.

Un mouvement matériel d'abord, comme celui de la construction des immeubles sur la rive gauche du Rhône qui bouchent l'horizon depuis la rive opposée et condamnent ainsi la vue de la Bibliothèque. Mouvement matériel encore que l'équipement du site de Fourvière en tant que panorama. Au début du siècle, le panorama se contemple depuis le clocher de l'église ou encore depuis la terrasse qui la jouxte. En 1831, le sieur Gouhenant fait élever à côté de la chapelle un édifice de 40 mètres de haut qui abrite un restaurant, un cabinet de physique et d'histoire naturelle, une exposition de tableaux, un billard et un belvédère équipé d'une lunette. De plus en plus pourtant, on ne précise plus de lieu privilégié pour apprécier le coup d'oeil de Fourvière. Clocher de l'église, terrasse, observatoire, peu importe désormais pour les guides: le panorama l'emporte sur le lieu précis de sa contemplation. Il s'impose, sans qu'on ait besoin de vanter les qualités de confort qu'il peut offrir au visiteur, comme le fait encore un guide de 1836 qui s'attardait sur le restaurant et son billard.

D'autres causes moins tangibles viennent expliquer le succès du site. Dans le domaine de la pratique touristique, on constate des changements qui favorisent l'affirmation de la vue de Fourvière. Ceux-ci sont bien sensibles dans la fonction qui est prêtée au point de vue: comme l'écrit A. Corbin, la vue pittoresque devient "*le centre d'un complexe réseau de sensations, de souvenirs, de*

⁶ Sur ce point, voir Francis D. KLINGENDER, "le sublime et le pittoresque", Actes de la recherche en sciences sociales, n°75, novembre 1988.

connaissances"⁽⁷⁾. Cette dimension didactique du point de vue est enregistrée par les efforts que font Gouhenant et ses confrères pour répondre au désir de science de leurs visiteurs: aux instruments d'optique et de contemplation se joignent en effet les rudiments du cabinet d'histoire naturelle et du laboratoire de physique. La manière dont les guides décrivent le paysage au voyageur atteste elle aussi de cette lente modification: si Guillon ou Cochard insistent au début du siècle sur les émotions, *"l'excitation"* que produit le spectacle, leurs successeurs de la décennie 1830-40 décrivent le cours des fleuves, les ruines, les villages, les cultures ou la ville qui s'étend aux pieds de la colline⁽⁸⁾. Ils s'attardent alors volontiers sur les richesses apportées par les fleuves, l'activité qui règne dans la cité, l'histoire des monuments aperçus. Le site en surplomb permet plus que la vue à plat ce regard curieux. Comme le dit Fournier dans son Nouvel indicateur des monuments et curiosités de Lyon en 1817, on y découvre la ville *"comme sur un plan scénographique"*. La comparaison peut sembler archaïque à nos yeux, nous qui associons le plan scénographique avec une ancienne manière de voir la ville, en opposition au plan géométrique signe de modernité. Cependant, il y a là le signe d'une curiosité pour l'objet urbain de la part du voyageur, d'une sensibilité tournée vers la connaissance et attentive au spectacle de la ville⁽⁹⁾. C'est cette curiosité nouvelle qui est sanctionnée par la publication en 1844 d'un Panorama de l'Observatoire de Fourvières à Lyon qui reprend les descriptions générales des guides du début du siècle et y ajoute des descriptions détaillées, agrémentées de courtes notices historiques des divers monuments que l'oeil rencontre dans son tour d'horizon depuis la terrasse du belvédère.

Il faut aussi évoquer la mutation des qualités esthétiques attribuées au point de vue de Fourvière. Alors que Milady Craven semblait le trouver trop *"sublime"* pour son goût, les auteurs de guides du siècle suivant insistent plutôt, comme le fait C.J Fournier (1817), sur la variété bienfaisante qu'il propose à son contemplateur par les objets entrevus et les sentiments suscités. Les détails pittoresques (ruines aperçues au télescope, scènes de rues, lignes d'horizon) sont alors plus volontiers mis en évidence que l'immensité de la perspective qui terrorisait Milady Craven. C'est encore Fournier qui insiste sur la *"bordure digne de lui"* que les Alpes font à ce tableau enchanteur, le coulant en quelque sorte dans le cadre rassurant de la représentation picturale. Après lui, Bonjour et Chambet louent pareillement la modération du paysage: *"Il n'est point trop grand pour offrir la monotonie d'une vaporeuse immensité, il n'est point assez borné pour qu'on regrette de ne pouvoir s'élancer par la pensée derrière des obstacles inanimés"*. Bref, il combine l'infini et le détail, et s'adapte pour le mieux aux esthétiques et aux sensibilités concurrentes du sublime et du pittoresque. Cette universalité semble l'imposer dans les textes comme dans la pratique. Les visiteurs illustres, qui

⁷ Le territoire du vide, op. cit, p.166.

⁸ Une ville que certains se refusaient jusque là à décrire, se bornant à en signaler la présence. Cette attitude, souvent liée à une adhésion résolue aux codes esthétiques du pittoresque, qui valorisent plus volontiers les paysages ruraux, diminue en même temps qu'augmente la place et l'importance de la vue de Fourvière. Le spectacle de la ville finit par l'emporter sur celui de la campagne.

⁹ Sans doute aussi la comparaison indique t-elle une certaine lenteur dans les modifications des représentations urbaines, en proposant le plan scénographique comme référence. Voir J.BOUTIER et L.TEYSSERE-SALLMANN: "Du plan cavalier au plan géométrique. Les mutations de la cartographie urbaine en Europe Occidentale du XVI^e au XVIII^e siècle", Colloque du groupe de travail international d'histoire urbaine, Paris, 1984, multigraphié.

sont les seuls à nous avoir laissé témoignage, font tous l'étape de Fourvière. Stendhal, Michelet, Flora Tristan racontent dans leurs ouvrages respectifs leur passage à l'Observatoire, sur la tour ou la terrasse de l'église. Si l'on en croit les lignes de C.Gab au sujet de l'album de l'Observatoire de Fourvière, dans lequel les visiteurs étaient invités à écrire quelques mots, Lamennais, Lamartine ou Hugo suivirent le même chemin ⁽¹⁰⁾. Devant ce succès incontestable dès les années 1830, il faut peut-être envisager que l'insistance des guides à faire du panorama de Fourvière le panorama lyonnais puisse être une adaptation à ce qui se révèle un des lieux préférés par les visiteurs. La primatie du point de vue de Fourvière n'est pas seulement une production des guides, elle est aussi une mutation du goût, suivie par les guides. La faveur pour les panoramas artificiels, dont la mode est au plus haut à Paris en 1840 mais qui connaissent encore la faveur du public lyonnais dans les années 1880-1910, rappelle combien la contemplation est devenue une pratique valorisée, notamment pour ses consonances didactiques ⁽¹¹⁾.

Faut-il devant cette conjonction de facteurs positifs s'étonner que le panorama de Fourvière devienne un lieu commun des guides touristiques, pour finir par y tenir à partir de 1860 environ le rôle capital de faire découvrir la ville au voyageur? Les sensibilités esthétiques, les méthodes touristiques (l'itinéraire, qu'on dévoile depuis le sommet de la colline), la fonction du point de vue ont donné à la vue de Fourvière cette place primordiale. Du moins en est-il ainsi pour le visiteur. Mais le Lyonnais lui-même n'est pas insensible à la vue de Fourvière.

Le Lyonnais

Il est difficile de penser la contemplation touristique indépendamment des pratiques autochtones. L'exemple de Milady Craven ou de Thomas Gray au XVIII^e siècle montre que l'initiative de faire monter l'étranger à Fourvière vient des cicérones locaux ⁽¹²⁾. Ce sont aussi leurs contacts lyonnais qui font monter Michelet ou F.Tristan au sommet de la colline. Le rôle fondamental que les libraires et érudits lyonnais jouent dans la rédaction et la diffusion des guides touristiques jusqu'en 1860 ⁽¹³⁾ confirme que la promotion du coup d'oeil de Fourvière leur est en partie due. Ce sont eux qui le consacrent comme le panorama de Lyon et qui ordonnent le concert de louanges que les guides postérieurs mènent crescendo. C'est aussi un des leurs, le libraire Chambet qui a fait le premier de la montée à Fourvière le prélude à toute visite de la ville. Il semble donc juste de chercher comment s'articulent l'utilisation locale et l'utilisation touristique de la "vue de Fourvière".

S'il semble probable que ce n'est pas à la suite des touristes que les Lyonnais friands de contempler leur ville soient montés à Fourvière, il n'en reste pas moins que certains effets de miroir perceptibles dans nos sources indiquent comment les deux pratiques se renforcent. Lorsque M.Jal,

¹⁰ Souvenirs de Fourvières, Lyon, s.e., 1843.

¹¹ De nombreux panoramas retracent d'ailleurs de grandes scènes historiques. Pour plus de détails, voir Heinz BUDDEMEIER, Panorama, Diorama, Photographie. Entstehung und Wirkung neuer Medium in 19.Jahrhundert, Munich, 1971.

¹² Mais cela n'était pas un événement incontournable. Il ne semble pas par exemple qu'Arthur Young ait gravi la colline.

¹³ Cf.P.Y SAUNIER, thèse citée, p.30-90.

originaire de Lyon mais qui a quitté la ville, la parcourt lors d'un voyage, il ne manque pas de monter à Fourvière, comme il l'a déjà fait "*bien des fois*". Son origine lyonnaise lui permet d'adresser au voyageur qui doit lire son De Paris à Naples cette recommandation frappée du sceau de l'expérience: "*Le pèlerinage à la chapelle de Notre Dame de Fourvière est obligé pour tout voyageur qui a plus de vingt-quatre heures à passer à Lyon*" ⁽¹⁴⁾. Si à l'évidence les guides et les récits de voyages formalisent une pratique ancienne qui consiste à montrer à son invité la ville depuis le sommet de la colline, les écrivains locaux n'hésitent pas à emprunter aux auteurs étrangers les formules qui leur paraîtront les plus réussies.

La description de la vue de la ville depuis Fourvière par le comte de Fortis connaît ainsi un succès jamais démenti sur le siècle entier. C'est en 1821 que Fortis a décrit la vue de Lyon en termes d'opposition: "*Là sont réunis l'excès de la misère et de la grande opulence, les vertus les plus rares à côté des vices les plus hideux*" ⁽¹⁵⁾. L'auteur continue en évoquant d'autres contrastes forts, pour faire part au lecteur des méditations que lui suggèrent cette vue sur la ville. C'est là l'occasion pour nous de découvrir le versant "philosophique" du panorama. S'il est un lieu d'émotion, de sensation et de connaissance, il est aussi le promontoire reculé d'où le sage, loin des bruits de ce monde, peut méditer sur la destinée de l'homme. De là-haut, il contemple la fuite du temps, matérialisée dans les auréoles de styles architecturaux qui s'éloignent de la colline et lui donnent à lire les âges de la ville. Ce thème du "sage sur la colline", où le lieu haut est prétexte à méditer sur la vanité de l'instant, est livré dans une première version par Fortis. La situation de Fourvière, en surplomb abrupt face à la ville, favorise cette "mise en abîme", renforcée par une insistance particulière sur les conséquences de cette situation quant aux perceptions visuelles ou sonores du sage méditatif. Tout cela est repris dans un texte de F.Z Collombet vingt ans plus tard ⁽¹⁶⁾. "*Souvent, le coeur flétri par un présent qui dégoûte, je me suis rejeté dans le passé pour interroger les annales des peuples que la main de la Providence a pour jamais effacé de la surface de la terre*". C'est sur cette colline de Fourvière qui fut le berceau de la ville qu'il faut méditer sur la vanité et l'éphémère des agitations modernes, là où se sont dressées les splendeurs de l'empire romain, là d'où l'on contemple la ville agitée par ses contrastes. Que le texte de Collombet soit consacré à Notre Dame de Fourvière indique au lecteur qu'il y a plus encore à chercher dans cet attachement de Collombet au lieu. La dimension religieuse de sa méditation, qui prend place sur les lieux d'un culte ancestral, lui donne en effet tout son sens. Cela nous indique déjà comment contemplation profane et sacrée peuvent se réunir.

C'est ce même F.Z Collombet qui participe avec beaucoup d'autres jeunes écrivains lyonnais à Lyon vu de Fourvières, cet ouvrage collectif de 1833 qui marque l'entrée dans la carrière d'une nouvelle génération soucieuse de défendre sa cité. Le titre que choisissent Léon Boitel et ses amis pour ce manifeste de la décentralisation intellectuelle nous intéresse directement, puisqu'il implique l'idée que cette découverte de la vivacité littéraire de la ville doive se faire du haut de notre colline. Si

¹⁴ M. JAL, cité dans la Revue du Lyonnais, 1836, tome 3. Le texte montre que ce pèlerinage est plus celui qui mène au belvédère qu'à la chapelle qui le joute.

¹⁵ FORTIS (F.M.): Voyage pittoresque et historique à Lyon, aux environs et sur les rives de la Saône et du Rhône, Paris, Bessange, 1821.

¹⁶ "Notre Dame de Fourvière", Archives historiques et statistiques du département du Rhône, 1831, tome XIV.

Collombet s'y fait une nouvelle fois le chantre de Notre Dame de Fourvière dans le premier article du volume, les deux suivants intitulés "Lyon vu de Fourvières" et "Fourvières vu de Lyon" ont des consonances nettement moins favorables à la religiosité du site. Ernest Falconnet, critique littéraire incroyant, et L.A Berthaut qui ironise sur les miracles de Fourvière sont pourtant aux côtés de Collombet pour reprendre en chœur le thème de la méditation sur les destinées du monde qui doit prendre place dans ce lieu poétique, au dessus de la mêlée. Pour l'un comme pour les autres, pour le catholique et les "libéraux", la vue de Fourvière est lieu de réflexion. Et si pour l'un le sens religieux donne une dimension supplémentaire à la contemplation en orientant la réflexion sur le thème de l'évanescence des empires humains face aux permanences divines, il n'est pas pour l'autre un obstacle à la poésie du lieu et à son utilisation comme révélateur des maux de la cité. Dans ces années 1830, libéral ou catholique, poète ou moraliste, l'écrivain lyonnais contemple sa cité depuis Fourvière, faisant de l'allusion au point de vue une véritable posture littéraire.

Il demeure pourtant qu'il s'avère difficile d'en dire plus sur les modalités de la fréquentation locale du panorama. Peu de témoignages, de récits, de souvenirs, s'attardent sur ces pratiques contemplatives. Qui dira si le Lyonnais, sur le chemin du cimetière de Loyasse ou de la chapelle, est habitué à un regard plus ou moins long sur sa cité et ses alentours? En l'absence de traces qui attesteraient d'une sorte de "quotidienneté" de la contemplation, force nous est de prendre en compte toute l'importance qu'une pratique extérieure donne au panorama de la "sainte colline". Pour les auteurs de guides à l'usage du voyageur, il s'agit de répondre à cette soif de points de vue pittoresques que manifestent les voyageurs épris de sensations et de curiosités. Un même mouvement est néanmoins sensible dans ces groupes locaux, familiers des codes esthétiques en vigueur, familiers sinon des voyages du moins de la lecture des récits qui en sont faits, et porteurs des mêmes goûts de curiosité et de découverte que nos voyageurs. Il est en effet tentant d'imaginer que pour nos érudits lyonnais, le lieu est propice à l'évocation de l'histoire de la cité qu'ils chérissent, à la contemplation de ses richesses et à une meilleure connaissance de ses arcanes. Nos quelques témoignages indiquent que cela semble le cas, et qu'autour de 1830 l'indigène et l'étranger se retrouvent accoudés ensemble à la balustrade du clocher de Fourvière, à dévorer le paysage de leurs yeux impatients.

C'est là le début du temps de l'hégémonie du point de vue de Fourvière. Encore présente dans nos pratiques actuelles, la vue de Fourvière se fait inévitable dans tous les textes qui nous parlent de Lyon entre 1850 et 1914. Aux équipements existants viennent alors s'en adjoindre d'autres, qui tentent de tirer profit de ce potentiel: le pavillon observatoire du passage Gay ouvert en 1861 sur le versant Nord de la colline, la tour métallique et l'observatoire installé en haut d'une des tours de la nouvelle basilique en 1894. Ensemble ou séparément, ils viennent convier le touriste lecteur des guides à les visiter. Le voyageur, ou le Lyonnais curieux de panorama, peut alors trouver plusieurs brochures entièrement consacrées au paysage vu de Fourvière, depuis la parution en 1844 du premier ouvrage du genre qui marquait une certaine autonomisation du fait panoramique par rapport au reste de la

pratique touristique. Ce que l'on voit de Fourvière, édité en 1873, marque une évolution par rapport au Panorama de l'Observatoire de Fourvière de 1844. Description du paysage, et surtout des Alpes et des formes du relief, il confirme que le belvédère a définitivement accédé à un statut de lieu de connaissance. Le splendide Observatoire panoramique de Fourvière publié en 1896 va aussi dans ce sens.

La prise de pouvoir de Fourvière dans les rubriques "panoramas" des guides s'est accompagnée de sa montée en puissance dans des sources dégagées de la pratique touristique, comme en témoignent les romans et les descriptions de la ville. Il est vrai que les nécessités descriptives de ces types littéraires favorisent l'évocation du point de vue. Mais la suprématie de Fourvière ne se manifeste pas uniquement dans les ouvrages de ce genre, et elle ne s'y borne pas à un rôle introductif dans la présentation de la ville au lecteur. C'est aussi le lieu d'où l'on prend de la hauteur, dans un effort de compréhension et de classement. Stendhal et Michelet font des émules, sans que l'effet de copie puisse être ici invoqué. Là où l'auteur des Mémoires d'un touriste avouait être monté "*pour classer <ses> souvenirs de Lyon*", celui qui prépare le Banquet va méditer sur le passé et l'avenir de la ville, comme ses notes en portent témoignage ⁽¹⁷⁾. Dans une procédure qui prolonge celle qui a donné sa force au point de vue touristique, le point de vue, et en l'occurrence celui de Fourvière, envahit peu à peu les discours sur la ville et se pose comme lieu de sa connaissance. Si elle organise les guides jusque dans leur plan, et inaugure la découverte de Lyon par le voyageur de la deuxième moitié du XIX^e siècle, la vue de Fourvière s'insère dans des saisies de l'espace peut-être moins opératoires, notamment littéraires, mais qui l'ancrent dans des manières de voir la ville qui ne sont pas seulement celles du touriste.

Le Lyon vu de Fourvières en a le premier fait un lieu privilégié pour l'ouverture de toute description de la cité. Peu après, Joseph Bard dans son Gloire à Lyon ⁽¹⁸⁾ choisit de faire contempler la depuis la terrasse de Fourvière pour énumérer toutes les qualités qui fondent cette gloire. De même Malte-Brun dans sa France illustrée de 1852 ⁽¹⁹⁾, qui affirme que pour comprendre les choses "*C'est sur le coteau de Fourvière qu'il faut commencer et finir son étude de Lyon*". Le procédé devient peu à peu inévitable, et atteint son apogée dès la fin du XIX^e siècle. En 1891 dans La semaine des constructeurs, F.Monmory procède à toute sa description de la ville depuis une tour de Notre Dame de Fourvière pour "*saisir les trois grandes divisions de la ville*" ⁽²⁰⁾. Victor Cambon dans sa France au travail ne procède pas autrement: dès la dixième ligne, il monte hardiment à Fourvière pour démontrer à son lecteur les mécanismes du Lyon industriel. Autre auteur, autre genre: dans ses Vieilles pierres lyonnaises de 1911, Emmanuel Vingtrinier affirme que c'est de Fourvière qu'il faut voir la cité, et ordonne sa description en ondes concentriques qui se resserrent autour de la colline et de ses "vieilles pierres". Encore plus tard dans les années 1930, Emile Baumann renchérit après bien d'autres: c'est de Fourvière qu'on voit le mieux le "*grand corps en perpétuelle croissance de la ville*", qu'on saisit ses

¹⁷ MICHELET (Jules): "Le banquet", in Oeuvres complètes, tome XVI, Paris, Flammarion, 1980.

¹⁸ BARD (Joseph): Gloire à Lyon, Lyon, Ainé, 1836.

¹⁹ MALTE-BRUN (Victor A.): La France illustrée: Rhône, Paris, Barba, 1852.

²⁰ MONMORY (F.): "Notes de voyage: Lyon", La semaine des constructeurs, repris dans La Construction Lyonnaise du 1er janvier 1891.

articulations et sa structure. Journalistes, érudits locaux, géographes, ils sont ainsi de plus en plus nombreux à faire de la description du panorama la structure de leur description de la cité. On peut d'ailleurs imaginer que le procédé a leur faveur non seulement pour la qualité évocatrice et la sensation de proximité et de compréhension qu'il procure aux lecteurs, mais aussi pour les facilités de construction et de transition qu'il ménage aux auteurs. Ces avantages sont aussi goûtés des romanciers. Qu'il leur permette de planter le décor de leur action ⁽²¹⁾, de décrire sommairement un paysage capital pour l'histoire ⁽²²⁾ ou de révéler les secrets de la vie locale ⁽²³⁾, ils l'apprécient et l'utilisent.

La filiation de tous ces emplois avec les guides mériterait d'ailleurs d'être affirmée comme fondamentale si l'on n'était retenu par la minceur des indices. C'est en effet dans le Département du Rhône réalisé par A. Joanne ⁽²⁴⁾ à destination des écoliers qu'il est fait appel pour la première fois à la vue de Fourvière pour donner au lecteur les clés de la ville. *"C'est de là qu'on distingue le mieux l'aspect pittoresque de Lyon et des différents groupes qui la composent"* dit le livre de géographie en reprenant exactement la formule employée par le Guide du même auteur. De même, lorsque le Grand dictionnaire encyclopédique de Pierre Larousse commence son article "Lyon" par la description de la vue de Fourvière pour mieux énumérer les monuments et les quartiers de la ville, c'est mot pour mot la description des Guides Joanne qu'il recopie. C'est peut-être dans la droite ligne de sa pratique touristique que s'affirme le pouvoir rhétorique et heuristique de la vue de Fourvière.

Ainsi se répand au XIX^e siècle cette fonction "révélatrice" du point de vue de Fourvière, sur la matérialité de la ville, son histoire ou sa "topographie morale". A la fin du XIX^e siècle, c'est une clameur unie qui ressort de la lecture de nos sources. Ce que disaient les guides depuis quelque temps, *"pour bien voir Lyon, il faut monter sur la colline de Fourvière"* ⁽²⁵⁾, on l'entend désormais partout. C'est ce que déclarent entre autres Herriot en 1909 dans sa préface aux Travailleurs et métiers lyonnais de Justin Godart: c'est l'âme de la ville qu'on perçoit depuis Fourvière, *"là-haut sur la terrasse"*. A parler ainsi d'âme, on comprendra aisément que je glisse lentement vers cette deuxième composante majeure de notre lieu haut, à savoir la dimension religieuse. Si jusque là nous nous sommes fréquemment approchés de la chapelle, ou de la basilique, nous n'avons pas encore foulé son sol. Sa terrasse, son clocher ou sa tour, j'en ai déjà dit quelques mots. Il est temps maintenant de pénétrer à l'intérieur du sanctuaire. Après tout, ce lieu de la compréhension qu'est devenu le site par sa fonction panoramique n'est pas si étranger qu'il y paraît au lieu de la révélation.

²¹ Istar de Joséphin Péladan, 1888.

²² Esquirol dans A mi-côte, 1891.

²³ Vermorel dans L'autre rive, 1904.

²⁴ A la demande de Hachette, Joanne va produire, en grande partie à partir de ses Guide et autres Itinéraire, toute une série qui décrit un par un les départements français. Ce pour satisfaire aux exigences du programme de l'enseignement secondaire de 1866 (voir la critique de la première édition dans la Revue du Lyonnais, 1870, tome 9).

²⁵ Guide complet des étrangers à Lyon, Lyon, Association typographique, 1874, p.91.

La contemplation sacrée

Il s'agit cette fois de contemplation spirituelle, dévote, et non plus de cette contemplation esthétique profane qui a été évoquée plus haut. Quoique. Les deux sont, on l'a entrevu, autant complémentaires que concurrentes. La dimension religieuse du lieu a néanmoins l'antériorité sur sa facette esthétique. L'histoire des martyrs de Lyon, dans sa double déclinaison canonique ⁽²⁶⁾, est à la base de la renommée du siège épiscopal de Lyon. Elle scelle en quelque sorte le pacte de la ville avec la foi chrétienne, et vient appuyer tout le discours sur Lyon "primat des Gaules" ⁽²⁷⁾, dans une rhétorique où la logique du précédent et du sang versé est toujours mobilisée à point nommé pour rappeler la place du diocèse dans l'histoire de l'Eglise de France. C'est sur ce terrain, et à son sommet pour être exact, que va se développer au XIX^e siècle le culte marial.

Car c'est bien à ce moment que la dévotion à Marie prend tout son essor ⁽²⁸⁾, et plus particulièrement à Fourvière. C'est alors que tout le poids symbolique de la "sainte colline" se ramasse dans les édifices qui se succèdent à son sommet. C'est à ce moment là que naît la "colline qui prie", et que toute la dimension religieuse de la cité se concentre sur son point culminant. Non pas que le culte marial n'ait pas existé auparavant. C'est précisément à son ancienneté qu'il doit une part de son succès, et c'est en tout cas dans ce passé de dévotion que les chantres de Notre Dame de Fourvière vont aller chercher leur argumentaire. Mais c'est lentement au cours de ce siècle, en relation étroite avec les plus larges évolutions de la foi catholique, qu'est produit le haut-lieu marial.

Les années 1830-40 marquent le début de l'ascension qui va faire de la chapelle le sommet religieux de la ville. Effets de discours, formalisation spirituelle et travail sur la matérialité du site et du sanctuaire vont dès lors être agis ensemble par les autorités épiscopales et par certains laïcs catholiques. Dans un mouvement de soutien mutuel, ce travail pluridimensionnel va placer la chapelle de Fourvière, sous ses avatars successifs, à un rang symbolique qu'elle n'avait jamais occupé auparavant. Cette véritable mise en scène joue à un tel point des possibilités physiques qu'offre le site de Fourvière, et des fonctions de signal qui peuvent lui être attribuées, qu'on ne peut que poser avec plus de force la question des liens entre le lieu et la dévotion qu'il accueille. Si le site sert de faire-valoir à la dévotion mariale, celle-ci vient en retour conforter toute une série de fonctions déjà assumées par le lieu. C'est à un va et vient perpétuel entre la matérialité spatiale et l'immatérialité spirituelle que convie l'histoire des opérations qui vont conjointement ancrer dans le paysage symbolique et physique lyonnais les gloires de Marie et de Fourvière. Si Fourvière et le culte marial existent indéniablement à Lyon avant le XIX^e siècle, c'est bien celui-ci qui va donner toute son importance à Notre Dame de Fourvière.

²⁶ 177 ap. J.C: martyre de Blandine, Attale, Sanctus et de leurs compagnons. Pothin, premier évêque de Lyon, meurt dans son cachot de l'Antiquaille. 199 ou 202 ap.J.C: martyre d'Irénée et de milliers de chrétiens.

²⁷ Le prélat lyonnais porte le titre de Primat des Gaules à partir de 1079, quand Grégoire VII le lui attribue pour briser la puissance détenue par l'évêque de Sens, tout dévoué au capétien Philippe 1er.

²⁸ Voir l'article "Marie", rédigé par René LAURENTIN dans le *Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Beauchêne, 1936-1986, et le tome 1 de *L'Histoire religieuse de la France contemporaine* de CHOLVY (Gérard) et HILAIRE (Yves-Marie), (Toulouse, Privat, 1984), et plus spécialement les pages que les auteurs consacrent à la piété mariale (p. 176-186).

Une relecture de l'histoire

De 1836 à 1914, les 16 ouvrages qui sont consacrés à la chapelle ⁽²⁹⁾ ne négligent pas de s'attarder sur son passé en mettant en évidence les glorieuses origines, la longue vie et les continuels bienfaits du lieu. Rédigés dans leur grande majorité par des ecclésiastiques, ils permettent de prendre la mesure de l'enjeu religieux sur la longue durée.

Lyon n'est pas Rome, certes, et le formidable travail sur le vertical, le souterrain et l'enfoui que Gérard Labrot a mis en évidence à partir de textes de la période moderne n'y est pas aussi ancien et important que dans la Ville éternelle ⁽³⁰⁾. Le rapprochement entre les deux villes est pourtant fréquemment opéré dans nos sources littéraires. Il est inscrit dans le titre même de l'Eglise de Lyon, et nous ramène à notre quête du vertical. Ce terme de Primat des Gaules, par lequel Lyon devient une petite Rome en France, ne se conçoit pas sans une mise en évidence des signes d'une antériorité dans la foi, censée se transformer en autorité pour les temps contemporains. Les épisodes du martyrologue lyonnais sont sans cesse présents dans les prises de positions qui tendent à poser la particularité lyonnaise au sein de l'Eglise de France. Leurs vestiges épigraphiques, paléographiques puis archéologiques ont été et demeurent des sujets brûlants ⁽³¹⁾.

Là où "*l'épaisseur et l'étendue de la couche mère chrétienne*" ⁽³²⁾ sont des enjeux pour l'avenir de la foi catholique toute entière qui se joue sur l'image de Rome, les strates du sous-sol lyonnais sont donc un enjeu national. A une échelle inférieure, elles sont aussi des lieux du débat de primatie qui se joue dans la ville même, entre églises, entre paroisses, entre chapitres. A Lyon comme à Rome et à bien d'autres endroits, la dérision, l'exorcisme et la vengeance ont fait s'élever des sanctuaires chrétiens sur les restes païens. Il en a été de même avec la commémoration et le prestige qui, sur la tombe ou le lieu du martyr du saint, ont fait bâtir la basilique qui lui est dédiée. Aux cycles verticaux romains répondent donc les continuités lyonnaises: Saint-Nizier et sa crypte de Saint Pothin, Saint-Martin d'Ainay et sa crypte à Sainte Blandine, Saint-Irénée et sa crypte des martyrs. Les chantres de Fourvière ne vont pas manquer de quêter cette symbolique du recouvrement. Dans son large sous-sol, dans son site immédiat, dans ses pierres, ils cherchent et ils trouvent les signes qui la dressent comme un édifice surgi des temps glorieux du premier christianisme.

Si les savants des siècles antérieurs avaient parfois émis l'hypothèse que la chapelle ait pu être élevée sur les ruines d'un temple païen, les érudits du XIX^e siècle transforment ces suppositions en certitudes. Pour l'abbé Hilaire, pas de doutes: c'est au moment où Théodose proscriit l'idolâtrie, "*en 423*"(sic), que commence le pèlerinage vers Fourvière, en direction d'un oratoire qui remplace le

²⁹ Guides, manuels de pèlerinage, monographies historiques.

³⁰ L'image de Rome, Seyssel, Champvallon, 1987. Gérard Dagron retrouve les mêmes effets de discours (continuités d'emplacement, réutilisation des pierres) dans les Patria de Constantinople au IX^e siècle. Constantinople imaginaire, étude sur le recueil des Patria, Paris, PUF, 1984, notamment p.92 et suivantes.

³¹ Pour une saisie rapide de l'écho de ces enjeux, j'invite le lecteur à passer quelques temps dans les salles fraîches du musée gallo-romain de Fourvière. La référence aux martyrs y est omniprésente dans les affichettes de présentation des diverses salles. La prise en compte des réflexions que ne pourront manquer de lui suggérer ces moments agréables et instructifs me permettent de lui épargner quelques lignes supplémentaires sur l'actualité de ces questions archéologiques.

³² LABROT (Gérard): L'image de Rome, op.cit., p.267.

temple à Vénus. Cet oratoire est reconstruit en 850 avec les restes du Forum ruiné et c'est cette antique construction qui subsiste aujourd'hui, conclut Hilaire. L'enseignement est double: d'une part le message transmis à travers les pierres, avec la réutilisation des blocs du Forum déchu, d'autre part celui que glisse la continuité du site et qu'Hilaire affirme avec force. *"Contraste frappant! C'est donc à un culte infâme autant qu'impie qu'a succédé le culte de la plus pure des vierges. Grand et imposant souvenir, qui nous montre Marie élevant et affermissant son trône au lieu même où régnaient le vice et l'horreur"*. Cependant, et au fur et à mesure que la chapelle acquiert une position de force dans l'espace religieux lyonnais, la datation se fait plus floue. A partir des années 1870, l'oratoire "théodosien" n'est plus évoqué, et tous ou presque s'en tiennent à la date de 850. Lentement même cette dernière précision s'estompe, et la fondation se réfugie dans des brumes incertaines, enveloppées d'antiquité et de mystère. Ce mystère est en effet plein de promesses, lui qui fait échapper le culte marial à la servitude des commencements certains, comme l'avait perçu le chapelain de Fourvière dès 1841. *"Si donc nous ne pouvons pas trouver, comme nous le désirerions, des commencements certains de la dévotion des Lyonnais pour Notre Dame de Fourvière, n'en soyons pas surpris; elle se perd dans l'espace immense des siècles"*, affirmait-il alors ⁽³³⁾. A côté de cette glorieuse incertitude, les hypothèses diverses sur la date de succession entre Marie et les divinités ségusiaves ⁽³⁴⁾, Vénus, Mercure ou Jupiter Capitolin perdent en effet beaucoup de leur charme.

A côté de cette volonté de se réclamer des pierres des païens, on remarque, plus forte encore, la volonté d'ancrer le sanctuaire dans le sang des martyrs. Le rapport aux victimes de 177 ou 199-202 est fondamental pour la gloire des édifices religieux lyonnais, et les premiers auteurs à avoir écrit la gloire de la chapelle ne l'ont pas oublié. Le souvenir des martyrs est d'ailleurs lié au culte marial puisque c'est Pothin qui est supposé avoir apporté pour la première fois en Gaule l'image de la Sainte Mère de Jésus. Pothin est donc de toutes façons lié à Fourvière par Marie, et la chapelle est en quelque sorte l'ultime réceptacle du culte qu'il a fondé. Sans négliger ce lien originel et spirituel, les historiographes de Notre Dame de Fourvière insistent sur le souvenir du sang versé, qui *"cimente"* l'alliance *"nouée"* par Pothin. L'abbé Hilaire est le premier à insister sur la manière dont tout le martyr de 177 a tourné autour de Fourvière: jugement sur le Forum, emprisonnement dans les prisons qui le bordaient, martyr dans l'amphithéâtre localisé clos des Minimes ⁽³⁵⁾. Quelques lignes plus loin, c'est au spectacle du ruissellement d'un sang *"qui allait féconder le champ de l'Eglise"*, celui des martyrs de 202, que le lecteur est convié. Ces jours glorieux fondent à tout jamais la sainteté de la colline, conclut Hilaire. A sa suite, on retrouve tout au long du siècle les auteurs les plus convaincus, sans que le

³³ Notre Dame de Fourvière et ses environs, Lyon, Guyot, 1841, p.69.

³⁴ RECOULET (Louis-Léopold): La sainte colline de Fourvière, histoire de son sanctuaire vénéré, Lyon, Perisse, 1861, p.90. Dès 1833, Collombet dans son article "Notre Dame de Fourvière" du Lyon vu de Fourvières, avait évoqué le *"temple de la déesse Segusiana"*. Il y a dans cette remontée vers le passé quelque chose qui tient de la mécanique intellectuelle: pour nos auteurs, il est impossible que ce lieu haut n'ait pas de tout temps été utilisé pour mettre en évidence une présence divine quelconque. Un anachronisme (l'utilisation contemporaine du lieu et du signal-clocher) aussi bien qu'un fort déterminisme spatial (qu'on retrouve en lisant les récits de fondation de la ville) sont les moteurs de ce mécanisme.

³⁵ Que nous savons aujourd'hui être un théâtre

débat archéologique qui fait rage sur le lieu exact du martyr de 177 n'influe sur cette adhésion qui tient de l'acte de foi.

La colline sainte a de toutes façons d'autres références que les seuls martyrs de qualité de 177: les 19 000, 20 000 ou 40 000 co-martyrs d'Irénée en 199-202 assurent par leur quantité de la légitimité de la colline. Si jamais ceux-ci venaient à être menacés à leur tour, l'érudition des auteurs des guides de pèlerinage peut de toute façon répondre de la sanctification de la colline par la promotion de lieux et victimes inédits: ainsi l'abbé Huguet dans son Pèlerin de Fourvière de 1898 met-il à l'honneur les 36 chrétiens décapités en 178 place des Minimes, qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait jamais mentionnés. Là encore le message est clair: c'est sur le sol imprégné du sang des martyrs que l'oratoire, puis la chapelle mariale ont été élevés. Mieux encore, c'est là que la Vierge a voulu qu'ils s'élèvent, afin de rendre un hommage éternel aux hommes morts pour l'amour de son fils ⁽³⁶⁾. Cette affirmation de la proximité entre Vierge et martyrs se retrouve ailleurs, et notamment dans les traitements picturaux des interventions mariales. Le tableau d'Orcel, ex-voto du choléra de 1832, fait intervenir Pothin qui présente la ville à la Vierge et demande son secours, alors que Blandine et Irénée l'assistent par leur prière. Le tableau votif de l'inondation de 1840, peint par Martin-Daussigny, reprend les mêmes thèmes.

Ainsi est possible la double invocation des martyrs et de Marie. C'est ce que réalise Chrysostome en 1867, qui évoque la construction de la première chapelle avec les pierres du forum, des pierres "*peut-être teintées du sang des martyrs, ou en tout cas au moins <qui> avaient été témoins de leur courage*" ⁽³⁷⁾. Le sang des martyrs et les pierres des païens se retrouvent ici pour affirmer toute la gloire de Notre Dame de Fourvière, et lui conférer la marque de noblesse des premiers temps du christianisme. On cherche ainsi à inscrire la chapelle dans la continuité de l'histoire du Lyon religieux, comme un trait de piété continu qui réunit les siècles en les dressant vers le ciel, leur destination finale.

Les récits d'origine ne suffisent cependant pas à fonder la grandeur d'un site, et nos "fourvieristes" ne négligent pas l'histoire plus terne des siècles écoulés. Le thème de Marie protectrice de la cité organise des lectures du passé que marquent la foi, l'érudition et l'inventivité. En récitant la litanie des prodiges pour Lyon et des prodiges à Lyon, les auteurs cherchent à mettre en évidence la continuité de la protection de la cité par Notre Dame de Fourvière.

Présenté comme un élément intemporel, le lien entre Marie et Lyon prend valeur de symbole du christianisme vainqueur des siècles, et attribue à un culte marial en expansion une filiation qui lui donne la force et le poids de la continuité. L'affirmation péremptoire de la continuité de la protection mariale, nouée dès l'arrivée de Pothin et cimentée dans le sang des martyrs, suffit le plus souvent à nos auteurs. Entre le temps des martyrs et le XIX^e siècle, il n'est d'ailleurs qu'un élément incontournable: le vœu de 1643 et la victoire sur la peste. Les autres "interventions explicites" de

³⁶ C'est ce que nous disent Bouillard en 1858, Lebon en 1843, les Souvenirs de Fourvières en 1847, Vieille en 1909, etc.

³⁷ CHRYSOSTOME (R.P.J): Manuel du pèlerin à Notre Dame de Fourvière, Lyon, Perrin, 1867, p.26.

Marie pour Lyon sont alors rares. Aussi la protection mariale est plutôt dépeinte comme une protection générale, une présence tutélaire et constante. Les effets de la protection mariale sont finalement plutôt dans l'état d'esprit qu'elle communique aux Lyonnais: leur charité, leur vertu, leur sagesse affirmée tout le long des siècles viennent d'elle ⁽³⁸⁾. C'est finalement la prospérité même de la ville qui est le résultat de la protection mariale depuis Pothin jusqu'au XVII^e siècle. Notre Dame de Fourvière est ainsi métamorphosée en sainte patronne. Diluée dans le non-événementiel, sa bienveillance recèle finalement une puissance infinie car indéterminée. A charge à quelques prodiges étonnants dont Lyon est le lieu de la rendre plus sensible aux fidèles.

Là encore, l'indétermination est souvent la règle. L'évocation des "*innombrables prodiges*", des "*prodiges et faveurs extraordinaires*" ou de la "*multiplication des miracles*" tient lieu de compte et d'exemple. Leur nombre écrasant car imprécis est d'ailleurs en permanence, et notamment dans les tout premiers ouvrages, présenté comme un défi à la malveillance des ennemis de la religion qui pourraient penser à les mettre en doute. Les prodiges sont en premier lieu personnels, domestiques. Familles réunies, éplorés consolés, âmes guéries sont les prodiges quotidiens de Notre Dame de Fourvière. Car ce que soulignent invariablement nos témoins, c'est que la chapelle est "*l'oratoire de famille*" des Lyonnais. Ses miracles se réalisent donc avant tout dans le secret de l'âme ou du foyer, dans la banalité du quotidien, toutes choses qui en appellent au lecteur sans réclamer de "preuves" éclatantes.

On ne renonce cependant pas au pouvoir de l'exemplum. Celui ci est donné par les illustres. Plus encore que les papes ou les souverains étrangers, conviés pêle-mêle au festin miraculeux, ce sont les rois de France qui illustrent les grands miracles de Fourvière. Louis XI en 1476 et Louis XIII en 1630, partout cités, sont les cas exemplaires de ces foules de souverains et de pontifes venus solliciter et obtenir les grâces de Notre Dame de Fourvière. Le premier y prie pour obtenir la victoire sur Charles le Téméraire. L'auteur de *L'ancienne chapelle de Fourvière* en 1894 souligne que Charles est défait trois semaines après le pèlerinage, un samedi ⁽³⁹⁾. Louis XIII avait pour sa part d'autres soucis, et d'abord la maladie dont il souffrait lors de son passage à Lyon: si tous les guides n'imputent pas sa guérison à Notre Dame de Fourvière, quelques uns n'hésitent pas à lui attribuer ce prodige que les deux reines (l'épouse et la mère) étaient en fait allées demander... à Notre Dame de l'Ile Barbe. Les auteurs sont par contre unanimes à accorder à Notre Dame de Fourvière l'influence décisive quant à la guérison de la stérilité d'Anne d'Autriche et à la naissance de Louis XIV. Seul Rollet note que l'enfant royal est né huit ans après le pèlerinage de la reine à Fourvière, mais il s'empresse d'ajouter "*un peu plus tôt, un peu plus tard, elle devint mère, ce qui même au sceptique, démontre clairement que son vœu fut entendu et ses souhaits exaucés*" ⁽⁴⁰⁾. Aussi bien qu'aux humbles, Notre

³⁸ "on trouve dans le culte de Marie une source intarissable de toutes les vertus qui font le bonheur du chrétien comme celui d'une cité". RECOULET (Louis-Léopold): *La sainte colline de Fourvière, histoire de son sanctuaire vénéré*, Lyon, Perisse, 1861, p.xv.

³⁹ le jour est d'importance, car c'est le "jour" de la dévotion à Marie à Lyon, où est dite la messe à la Vierge avec bénédiction de la ville. L'auteur ne donne donc pas cette précision par hasard.

⁴⁰ ROLLET (B.A): *Origine du culte de Marie à Lyon*, Lyon, s.e, 1852, p.63.

Dame de Fourvière sourit donc aux illustres qui savent l'honorer. Louis XI lors de sa visite dote son chapitre de revenus suffisants pour pourvoir aux messes qu'il y fonde, et Louis XIII voue le royaume à la Vierge. Le modèle des grands est en effet une incitation à la reconnaissance autant qu'une exaltation des prodiges accomplis par Notre Dame de Fourvière.

Signe secondaire dans l'exposition des prodiges mariaux réalisés à Lyon, la traversée du temps par les murs de la chapelle de Fourvière est le signe principal de son élection par Marie. A travers chaque soubresaut de l'histoire, la pérennité matérielle du site est mise en avant. Le saccage des église par les réformés en 1562 et la période révolutionnaire sont les temps forts de cette résistance à la dévastation. Ce sont là deux des moments où la foi catholique est le plus gravement remise en question. Montrer que Notre Dame de Fourvière traverse ces tourments, c'est affirmer tout ensemble la solidité de la religion apostolique, de sa matérialisation à Fourvière, et par là même le rôle de la chapelle comme gardienne de la foi. Que la chapelle et la statue traversent intactes les épreuves, "*l'incrédulité la plus outrée ne saurait en ceci méconnaître une protection plus qu'humaine*", affirme Le pèlerin de Fourvières dès 1836.

Cela est d'autant plus évident que l'histoire de la dévotion mariale à Fourvière n'est jamais présentée comme un long fleuve tranquille. Même si cette idée sous-tend tout leur discours, nos auteurs définissent des périodes ternes et des âges de célébrité. Mais leur force est de présenter ces flux et reflux comme des mouvements finalisés et explicables, et non pas de les subir comme des absences ou des détachements de piété. La force de leur discours est finalement d'identifier totalement culte marial et Notre Dame de Fourvière. Dominique Meynis en est sans doute l'exemple accompli. Historiographe des églises et martyrs de Lyon, membre de la confrérie des Saints Martyrs, secrétaire de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et membre de la commission de Fourvière de 1850, il entreprend son Histoire du culte de la Sainte Vierge... avec le souci évident de montrer que la dévotion à Marie est une constante de la foi lyonnaise. D'où son énumération minutieuse des autels, chapelles, églises qui furent vouées au culte de Notre Dame à Lyon à travers les siècles. Au fil de cette énumération exhaustive, on devine son objectif: montrer que Notre Dame de Fourvière est l'accomplissement parfait et ultime de tous ces siècles de piété. Cette mise en scène n'est jamais plus sensible que lorsque Meynis traite de ce moment-clé qu'est la consécration de 1643. Alors que le texte du voeu des échevins, que Meynis cite en entier, place la ville "*sous la protection toute puissante de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie*", il titre son chapitre "*Acte par lequel les magistrats lyonnais mettent la ville sous la protection de Notre Dame de Fourvière*" ⁽⁴¹⁾. L'acte principal de la dévotion lyonnaise est ainsi tiré vers Notre Dame de Fourvière, et Meynis pris en flagrant délit de reconstruction historique. C'est ce genre de petit fait mineur, mais répété sans arrêt sous des formes moins visibles, qui fait de Notre Dame de Fourvière cet accomplissement "prédestiné" que se plaît à dépeindre Meynis.

Toujours, lorsque sont présentés les succès des autres lieux de dévotion mariale, ce ne sont que foudrises, passions momentanées, moments d'une dévotion bien plus vaste dont le siège marqué

⁴¹ MEYNIS (D.): Histoire du culte de la Sainte Vierge à Lyon depuis Saint Pothin jusqu'à nos jours, Lyon, Pélagaud, 1865.

resterait à Fourvière. Cette marque, c'est bien sûr celle des origines et de la fondation, mais c'est aussi celle de l'évolution déterminée, par le milieu pour les uns (le lieu marial ne pouvant se situer que sur le point culminant de la cité), par l'évolution de la cité pour les autres (Saint-Nizier devenait trop bruyant), par la grâce et la volonté mariale pour les plus hardis. Les hauts et les bas de l'histoire de Notre Dame de Fourvière sont toujours replacés dans une logique, dans un mouvement pluri-séculaire qui tend vers la situation contemporaine. A la montée de la ferveur mariale au cours des siècles qui aboutit à la consécration de 1643, correspond ainsi l'ascension du sanctuaire vers le point d'où la Vierge peut contempler sa cité, ancrée dans les souvenirs des martyrs. Cette présentation en boucle est d'ailleurs celle de M.T.G dans l'ouvrage édité par la Commission de Fourvière en 1894: *"Après avoir fait éclater sa gloire pendant plus de dix siècles dans le lieu où elle avait reçu les premiers hommages de ses martyrs <Saint-Nizier>, la Sainte Vierge transporta ses faveurs au lieu consacré par leur triomphe"* ⁽⁴²⁾. Qu'imaginer de plus continu et de plus irréfutable que cette volonté divine? Des martyrs au XVIII^e siècle, c'est tout Notre Dame de Fourvière qui se tend ainsi vers le XIX^e siècle, d'où nos auteurs écrivent.

La longue litanie des prodiges contemporains réalisés par Notre Dame de Fourvière ne fait que conforter ces opérations de légitimation. A travers les épidémies, les fléaux naturels ou les troubles sociaux du XIX^e siècle, l'image miraculeuse de la chapelle continue de marquer sa prédilection pour Lyon. D'ailleurs, les cadres de l'intervention mariale sont assez flous pour en affirmer la présence partout. *"Dans certains cas, l'intervention de la Providence est manifeste. Dans d'autres elle est moins visible et il semble que les hommes aient décidé de tout, mais nous savons que sa main est intervenue. Notre coeur nous le dit."*, explique en 1852 l'auteur de Fourvière au XIX^e siècle. Il faut remarquer dans cette litanie miraculeuse la part prédominante des miracles collectifs. Plus que les corps, la Vierge de Fourvière soigne les âmes, plus qu'aux individus elle s'adresse aux groupes, se distinguant en cela de celle de Lourdes. Loin des récits miraculeux traditionnels, elle dispense une protection large et omniprésente, aux manifestations silencieuses mais efficaces, agissant toujours au plus profond des esprits ou des éléments pour infléchir le cours de l'histoire de la cité. Nos auteurs insistent aussi sur le fait que cette protection s'attache exclusivement à une cité et ses habitants: *"oratoire de famille des Lyonnais"*, *"autel tutélaire"*, Notre Dame de Fourvière et Marie protègent Lyon avant tout. C'est d'ailleurs bien ce qu'on lui demande: les Dames de 1815 ou celles de 1870 demandent que l'invasion étrangère épargne la ville, pas le pays. Cette protection exclusive n'est sans doute pas pour rien dans la constance de la dévotion lyonnaise qui, redisons le encore, est bien réelle.

Notre Dame de Fourvière s'impose ainsi comme la sainte patronne de la ville, plus encore peut-être qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le travail de relecture exercé sur son histoire et celle de son sanctuaire en fait un condensé de toutes les dévotions: des martyrs par ses racines, de Jésus-Christ par les liens filiaux, et bien sûr de Marie. Il montre aussi que le sanctuaire est parfaitement intégré à l'histoire de l'Eglise de Lyon, depuis son aurore jusqu'au XIX^e siècle. L'abbé Chatelus résume tous ces éléments dans son discours au congrès marial de Lyon en 1900. Le sanctuaire y occupe le sommet

⁴² M.T.G.: L'ancienne chapelle de Fourvière, Lyon, Jevain, 1894, p.25.

de la pyramide rhétorique dans laquelle le recteur de Fourvière a placé de bas en haut "*le siècle de Marie*" (le XIX^e), "*le pays de Marie*" (la France) et "*la ville de Marie*" (Lyon). Fourvière est alors, bien évidemment, "*la chapelle de Marie*". De tous les autels de Lyon, conclut-il "*il en est un dans lequel finalement s'est incarnée l'expression vivante de la dévotion lyonnaise envers Marie. C'est l'autel, c'est le sanctuaire de Fourvière! Fourvière, bâti sur les ruines du vieux forum romain. Fourvière, dont les racines plongent dans le sol trempé par le sang de martyrs! Fourvière, visité par les papes et les rois, et enrichi par eux des faveurs les plus insignes. Fourvière, l'arche sainte de la cité, où les populations sont venues tour à tour supplier dans les angoisses, remercier dans la joie, demander à Notre Dame de Fourvière le bon conseil, la mettre de moitié dans tous les événements de leur vie. Fourvière, à l'ombre duquel sont nées des oeuvres, des congrégations importantes. Fourvière, d'où sont parties des légions de religieux, de prêtres, de missionnaires, de martyrs! Fourvière enfin, en qui se personnifie depuis des siècles l'action vivante, la présence habituelle de Marie au milieu de nous*" ⁽⁴³⁾.

C'est là recueillir les fruits de plus de soixante ans de relecture de l'histoire, patiemment menée par des hommes dévoués à Marie, à Lyon et à Notre Dame de Fourvière. Pour achever de comprendre comment s'est faite cette captation de gloire, il faut maintenant saisir des éléments plus éthérés. A la manipulation symbolique du passé et du présent se combine, souvent dans les mêmes ouvrages, une stratégie spirituelle pour faire de Notre Dame de Fourvière ce lieu de grâce divine que le recteur Chatelus vient de nous décrire.

Des procédures spirituelles

Jusqu'au travers des pratiques religieuses, le fidèle est en effet amené invariablement à y poser ses yeux, son esprit et ses pas. On l'y exhorte, on l'y incite. Promesses de félicités célestes, suggestions de dévotion et imposition de normes spatiales et temporelles, le croyant est avec insistance porté vers la chapelle ou la basilique du coteau. Tout en occupant les espaces d'une piété plus diffuse et en prodiguant des gratifications plus collectives, la dévotion à Notre Dame de Fourvière s'accompagne de réelles satisfactions individuelles pour le catholique. Les prières à Marie qu'enseignent les manuels de dévotion lui font entrevoir un moment de grâce, les moyens de bonifier son âme ou celle de ses proches, de remédier à ses défauts ou encore d'améliorer l'état de ses affaires, même si les prières proposées par les divers manuels ressortent avant tout du domaine de la morale. Si cela améliore ses chances de salut, Marie n'en fait pas pour autant un être sans tache. Heureusement, les indulgences attachées au sanctuaire, fidèlement rapportées par les manuels, les guides et autres ouvrages de piété, lui annoncent un au-delà plus facile. Ensemble, ces promesses et ces certitudes veulent tracer sa route vers le sommet de la colline.

Cette route là n'est pas laissée au hasard. La visite à Fourvière est tout à la fois le résumé et le sommet de la visite du Lyon religieux, et le pèlerin est invité à visiter avant tout la chapelle/basilique et les lieux saints qui l'entourent (cachot de Saint-Pothin, crypte des martyrs...). Tout son être doit tendre vers ce moment-là, et l'auteur des Souvenirs de pèlerinage publiés à Rennes en 1905 le

⁴³ CHATELUS (Abbé P.): Notre Dame de Fourvière et la piété lyonnaise, Lyon, Vitte, 1902, p.12 de l'annexe.

souligne en racontant ainsi sa promenade dans la ville: "*Tout cela c'est froid. En parcourant les rues principales avec quelques unes de nos pèlerines, nos yeux cherchent irrésistiblement les tours de Fourvières. C'est là, pour nous, le vrai Lyon*". Le moment de la découverte de ce vrai Lyon est soigneusement calibré. Depuis le matin du jour où il doit visiter le sanctuaire et jusqu'au moment où il redescend de la colline, les manuels de 1836, 1839 ou 1867 proposent au pèlerin des prières et des oraisons pour chaque temps de cette journée. Apogée d'une période d'intense concentration religieuse, le pèlerinage, la visite est isolée du temps ordinaire par ces prières d'avant et d'après Fourvière. Qu'il me soit permis de retrouver dans cette fine manipulation conjointe du lieu et du temps cette inspiration de l'Ignace de Loyola des Exercices qu'évoque G.Labrot dans "*la fine composition du lieu, précise, maniaque, afin de mieux asseoir la méditation, de lui conférer saveur et durée*" qu'il rencontre dans les guides de Rome ⁽⁴⁴⁾. C'est là un patronage qu'il me semble juste d'indiquer ici: l'abbé Hilaire, fondateur de tout le cérémonial pérégrinatoire, est un proche des Jésuites dont Cahour et Chysostome sont membres.

Le temps long du site est lui aussi soigneusement aménagé. D'octaves en mois de Marie, de fête mariale en fête mariale, de jour privilégié en fête patronale, le pèlerin est fréquemment convié à Fourvière. Si le calendrier des fêtes s'épure avec le siècle pour ne conserver que cinq fêtes en 1905 contre près d'une douzaine en 1839, la rythmique mariale de Fourvière s'invente un temps et une histoire propre par le biais d'une procédure de commémoration des grandes heures spirituelles et matérielles du sanctuaire. Après les essais du Cardinal de Bonald pour réinstaurer les cérémonies liées au Voeu des Echevins de 1643, le début du XX^e siècle marque une étape dans cette recherche de la commémoration: ainsi célèbre-t-on en 1902 le cinquantenaire de la statue de la Vierge, en 1904 le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et en 1905 le centenaire de la réouverture au culte de la chapelle. Fortifiée par la tourmente de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, cette stratégie de la mémoire se perpétue tout au long d'un siècle qui va connaître en 1938 le tricentenaire de la guérison des enfants de l'aumône Générale par Notre Dame de Fourvière, en 1943 le tricentenaire du voeu des Echevins, en 1946 le cinquantenaire de la consécration de la basilique et en 1952 le centenaire de l'installation de la Vierge du clocher. La procédure d'ancrage du culte marial et du catholicisme dans l'inébranlable cycle des anniversaires peut en effet apparaître comme une des conditions de sa survie, surtout quand ce travail de la mémoire vient s'articuler sur un espace savamment travaillé depuis plus d'un siècle.

La conquête d'un espace

Modeler matériellement le sommet de la colline n'est certes pas une entreprise propre au XIX^e siècle. Dès 1661, le Consulat de Lyon avait contribué à la monumentalisation (c'est à dire à la mise en évidence) du lieu en y transportant la pyramide des Terreaux. En 1751, c'est le sanctuaire lui-même qui avait été agrandi. Encore une fois, c'est par l'intensité et la conscience de ce travail autour des conditions matérielles du lieu que le XIX^e siècle se singularise. Le jeu sur les formes, dans le but de

⁴⁴ L'image de Rome..., op.cit., p.134.

leur donner toute leur puissance persuasive, est ici poussé à un degré que les grands théologiens de la Contre-Réforme n'auraient pas désavoué. Dans un contexte qui est encore une fois celui de la défense de la foi, le message que transmet Notre Dame de Fourvière se fait plus explicite. Le discours sur les formes et leur rôle pour la promotion de la foi sort alors des cercles restreints de la théologie et de l'art religieux. Dans les guides ou les manuels du pèlerin, dans les prises de parole des grandes cérémonies, il s'adresse désormais à tous, et ne se contente plus de s'en remettre à l'effet visuel. Celui-ci est souligné, appuyé, martelé par un discours écrit, qui ne décompose la symbolique et le codage des matériaux ou des formes que pour mieux imposer leur message. Le livre que Sainte Marie Perrin publie en 1912 sur Notre Dame de Fourvière, où il décrypte toute la symbolique de l'architecture et du décor de la nouvelle basilique, me semble constituer le dernier aboutissement d'une entreprise de scénographie qui en appelle aussi à la raison et à la réflexion pour assurer son succès ⁽⁴⁵⁾.

Ce message qu'il s'agit de faire passer à travers le site, les bâtiments et l'animation "théâtrale" du lieu (processions, illuminations), c'est d'abord la vigueur et la gloire de la foi catholique face aux attaques du matérialisme et de l'athéisme, mais aussi la gloire de Fourvière. Celle-ci, située sur un axe important du renouveau catholique (la dévotion mariale), est une des conditions nécessaires à celle-là. Ainsi, au cours du XIX^e siècle et non sans heurt, les grandes heures de l'Eglise de Lyon prennent de plus en plus place à Notre Dame de Fourvière, et non plus à la Primatiale Saint Jean. La défense de la foi passe par le culte marial. Au début du XX^e siècle, le déménagement de l'Archevêché à l'ombre de la nouvelle basilique vient entériner symboliquement cette évolution.

Ce travail matériel sur le site passe d'abord par une action sur le bâti religieux. A partir des années 1830, l'épiscopat et certains laïcs lyonnais se préoccupent de mettre en valeur le signal que constitue la chapelle de Fourvière, placée sur le point culminant de la cité. Ce souci est sensible aussi bien dans les projets réalisés (érection de la statue monumentale de la Vierge, construction de la nouvelle basilique) que dans ceux qui restèrent dans les cartons à dessin ⁽⁴⁶⁾. Par l'effort de decorum qu'ils promeuvent, ils suscitent parfois des oppositions violentes chez certains "vieux Lyonnais" partisans d'une foi plus ascétique, mais réussissent cependant à inscrire encore davantage Fourvière dans l'horizon lyonnais. Tout autant que ces actions édifiatrices, ce sont des réinterprétations plus subtiles du site de la chapelle qui lui confèrent une aura supplémentaire. Indéniablement, la situation physique de la chapelle lui donne une lisibilité extra-ordinaire. Mais ce n'est pas cette position donnée une fois pour toutes qui en fait le sommet du Lyon religieux et une des pointes symboliques de la ville. C'est la réinterprétation de cette position en surplomb et de son utilisation le long de lignes théologiques précises qui lui bâtissent une dimension supplémentaire.

Comme on s'en est rendu compte à plusieurs reprises déjà, la comparaison de la colline avec d'autres montagnes sacrées a fait recette au XIX^e siècle. Les correspondances bibliques ou évangéliques sont en effet riches : lieux élevés où le Dieu de l'Ancien Testament a dicté ses lois et

⁴⁵ SAINT MARIE PERRIN : La basilique de Fourvière, Lyon, Vitte, 1912.

⁴⁶ Sur ces projets, voir les travaux d'Elizabeth HARDOUIN-FUGIER, notamment Voir, revoir Fourvière, Lyon, s.e., 1988.

délivré ses enseignements, éminences où le Christ a manifesté sa puissance, il est facile d'entourer Fourvière d'illustres compagnons. Le Mont Ararat, la montagne de la Vision, le Sinaï sont parmi ces exemples qui attestent que les lieux élevés sont l'objet de la prédilection divine. Une prédilection que partage forcément Marie, et dont le R.P Chrysostome donne les raisons mieux que tout autre. *"Dieu donc, et Marie, en choisissant le faite de montagnes pour établir leurs sanctuaires, ont voulu détacher nos coeurs des affections d'ici-bas pour les élever jusqu'au ciel. Cette ascension matérielle si pénible nous figure l'ascension plus pénible encore de l'âme jusqu'à Dieu. La paix, le silence qui règnent sur ces hauteurs nous font songer au silence et à la paix de l'éternité où rien ne passe, où tout demeure. Le vaste horizon qui se déroule au regard rappelle l'immensité de l'être infini, et les créatures qui disparaissent dans la distance font sentir combien l'homme est peu de chose en face de Dieu"* ⁽⁴⁷⁾. Tout est dit dans ce passage des efforts de formalisation du pèlerinage et de l'utilisation habile du milieu dans le cadre de cet effort. Autour de deux moments, l'ascension vers le sanctuaire et le moment où le pèlerin atteint au lieu haut qui lui fait découvrir le paysage, le site est à la fois métaphore et instrument de la dévotion.

Au lyrisme naturaliste de Joseph Bard qui parle dans son Gloire à Lyon de 1836 du *"débarcadère des célestes religions, placé entre le Christ et les hommes"*, je préférerais ici d'autres métaphores. Toutes pourtant conservent les mêmes schémas. Monter à Fourvière, c'est à la fois accompagner et incarner l'effort de la prière, mais aussi ressentir le plaisir intense de l'élévation de l'âme vers le ciel. Le temps de la montée ⁽⁴⁸⁾, le pèlerin est invité par les manuels et livres pieux à se laisser submerger par deux sentiments. C'est d'abord l'émotion qui envahit son coeur à la pensée des bienfaits mariaux et de la rencontre si proche avec l'image miraculeuse de la Vierge, là-haut. Cette émotion est bien sûr soutenue par la prière, qui la met en scène, et favorisée par une concentration intense. Chrysostome prescrit d'ailleurs expressément la montée en prières, rosaire en main, yeux baissés. L'imposition de cette émotion dévote se fait même plus volontaire à partir de 1870 avec l'achèvement des Jardins du Rosaire par la Commission de Fourvière et le chemin de croix qui le jalonne. L'émotion s'accompagne d'un sentiment d'effort. Si C.Mermier dans ses Souvenirs de Fourvières... présente la montée pieds nus, ses confrères sont moins exigeants. Plutôt que d'ajouter aux difficultés naturelles de la pente par une mortification quelconque, ils exagèrent un peu sa raideur. Chrysostome évoque les pas accomplis et les gouttes de sueur comme de précieux présents à Marie, De Fogeres raconte son périple par des chemins *"rudes et escarpés"* sur lesquels *"la Bonne Vierge consolatrice s'est placée comme une étape au milieu des sentiers de la vie"* ⁽⁴⁹⁾. Sans parvenir tous à cette adéquation entre les vertus théologiques de la Vierge et le site de son sanctuaire, nos auteurs soulignent les dimensions traditionnelles de l'action pérégrinatrice que sont le recueillement et l'effort.

⁴⁷ CHRYSOSTOME (R.P.J): Manuel du pèlerin à Notre Dame de Fourvière, Lyon, Perrin, 1867, p.6-7.

⁴⁸ Cette notion de durée est d'ailleurs elle-même importante, comme le dit H.Lebon: *"C'est alors que cette bonne mère a plus de temps pour élaborer les coeurs, car souvent son travail s'opère pendant le trajet, et lorsque le pèlerin touche la cime, déjà l'oeuvre de grâce est accomplie"*. LEBON (Hubert): Délices de Fourvière, Lyon, Périsse, 1843, p.13.

⁴⁹ DE FOGERES (Ludovic): Une visite à Fourvière, Lyon, Josserand, 1874, p.17.

C'est d'ailleurs en relation avec ces éléments qu'il faut comprendre les protestations de deux "vieux Lyonnais" face aux projets de reconstruction de la vieille chapelle. Tous deux, à dix ans de décalage, critiquent cette "*manie du confortable*" qui briserait le pèlerinage ⁽⁵⁰⁾. Face aux suggestions de réaménagement des voies d'accès, de chemin de fer, ils s'effrayent bien sûr du possible envahissement de la colline par la "*spéculation*". Mais c'est surtout une autre conséquence que redoute Saint-Olive, et que reprend Morel de Voleine: si la montée à Fourvière devient facile, il n'y a plus d'effort sur soi-même, donc plus de vertu, donc plus de pèlerinage. Ce sont là les limites qu'on retrouve toujours posées à l'aménagement du site par les tenants de la tradition lyonnaise. De 1830 à la fin du siècle, on les voit intervenir autour de questions diverses, aménagement du site, érection de la statue ou démolition de la vieille chapelle. Leur crainte est finalement unique dans toutes ces occurrences: au-delà de la mise à mal du "pittoresque", au-delà des atteintes à la tradition qu'ils réprouvent comme autant d'atteintes à l'ordre sagement établi, ils redoutent surtout la destruction de formes de dévotion qui ont fait leurs preuves, en des temps où rien ne garantit le succès des nouvelles formes créées. Avec la mise à mal de la montée vers Notre Dame de Fourvière, c'est aussi la montée des âmes vers le ciel qui est remise en cause.

Le ciel. C'est finalement la métaphore ultime de ce panorama que le pèlerin peut découvrir en arrivant en haut de la montée. Après le sevrage sensoriel qui a dû marquer sa montée, s'il a prié comme il se doit, yeux baissés et concentré, la vision qu'il découvre sur Lyon et ses alentours est tout à la fois récompense et apaisement après les souffrances endurées ⁽⁵¹⁾, appel à la méditation et révélation de la perfection de la création divine. Si l'évocation de l'Eden n'est jamais explicite dans la peinture de l'infini et de la richesse du paysage telle que la font nos marialistes, la référence au firmament est bien présente. L'abbé Bouillard, vicaire de la paroisse de Saint-François de Sales, décrit ainsi Lyon vu de Notre-Dame de Fourvière les soirs de 8 décembre: "*grâce au prestige des illuminations, grâce aux longues colonnades de feu qui se reflètent dans l'eau frémissante des fleuves, vous vous demandez si vous ne devez pas chercher le firmament ailleurs que sur votre tête*" ⁽⁵²⁾. Si on veut bien se rappeler avec Gérard Labrot que plus de trois siècles auparavant le théologien jésuite Saint Robert Bellarmin faisait de la contemplation du ciel le couronnement de "*l'ascensio mentis in Deo*", et que son *De ascensione mentis in deum per scalas rerum creatarum* de 1615 identifiait la Vierge à la lune, on mesure que la référence dépasse peut être la simple métaphore esthétique ⁽⁵³⁾. Si la finesse de cette référence particulière peut être mise en doute, il n'en est pas de même de la

⁵⁰ De Paul Saint-Olive, on citera les deux articles "Les nouvelles constructions de Fourvières", la *Revue du Lyonnais*, 1853, tome VIII et "Fourvières en 1858", tome XIII. Louis Morel De Voleine édite son *Saint Pothin et la chapelle de Fourvières* en 1866, à l'occasion de la discussion autour des projets de Bossan.

⁵¹ La prise de connaissance du panorama s'accompagne d'ailleurs d'une conscience de l'immensité par tous les sens: l'oreille perçoit l'éloignement des bruits du quotidien pendant que l'olfaction a rendez-vous avec "*cette bonne odeur de sainteté que porte avec elle la piété la plus fervente*" (nous dit Hubert Lebon dans les *Délices de Fourvière* de 1843).

⁵² BOUILLARD (Abbé A.): *Notre-Dame de Fourvière, son histoire, son culte et son influence*, Lyon, Girard et Josserand, 1858, p.101. Le huit décembre est marqué à Lyon par une illumination privée et publique de la ville depuis 1852, date de l'inauguration de la statue monumentale de la Vierge.

⁵³ *L'image de Rome*, op.cit., p.283-284.

contemplation du paysage à laquelle appellent constamment les guides et les manuels à la gloire de Notre Dame de Fourvière. Le pèlerin est toujours requis de regarder le panorama, depuis les montagnes et les campagnes qui attestent par leur beauté de la pureté de la création divine, jusqu'à la ville dont les bruits et les agitations symbolisent la vanité humaine ⁽⁵⁴⁾. Ce sentiment, comme on l'a vu, est partagé par quelques uns de nos amoureux du point de vue, pour qui la contemplation est aussi méditation, recul sur le temps présent, sur soi.

Seul de tous nos témoins amoureux de Notre Dame de Fourvière, Jules Janin se montre réticent face au plaisir tiré du point de vue. Loin d'exalter la grandeur divine et de provoquer l'humilité du visiteur, la splendeur de la vue le pousserait selon lui à l'orgueil et l'empêcherait de s'agenouiller devant la Vierge dans son humble chapelle ⁽⁵⁵⁾. Mais il est bien le seul à craindre, en ces années de développement de la dévotion mariale, que le "*curieux ne l'emporte sur le pèlerin*". Les autorités ecclésiastiques elles-mêmes, à l'image des guides qu'elles approuvent, font plutôt le pari d'utiliser le goût pour le panorama pour servir la foi. L'effet produit sur les sens et l'esprit par la contemplation peut, pense-t-on, donner lieu à une recherche de Dieu qui mènerait le curieux venu pour le panorama aux autels de la chapelle ⁽⁵⁶⁾. Que le clocher de la chapelle serve de premier belvédère dès les années 1810 en témoigne. Ce n'est là que le début de la recherche habile d'une synergie entre le regard du corps et le regard de l'âme.

Mise en valeur par tous les auteurs catholiques, louée par les visiteurs, la contemplation du point de vue fait en effet l'objet d'un traitement spécial dans l'aménagement du site d'abord, puis des constructions religieuses elles-mêmes. Le nouveau clocher érigé en 1852 conserve ses fonctions de belvédère, et est aménagé en conséquence. Au pied de la statue, le pèlerin et le curieux peuvent ensemble se livrer au plaisir panoramique. Ce d'autant plus que, par suite du rachat par la Commission de Fourvière de l'Observatoire de Gouhenant, le clocher est le seul lieu abrité à permettre cet exercice. Si ce rachat et le rabaissement de l'Observatoire sont motivés par une politique générale de préservation du site et de suprématie du signal marial, le souci de réserver la contemplation paysagère à l'édifice religieux n'est peut-être pas exclu de leurs objectifs. D'autant plus que, comme le rappelle Joannès Blanchon quelques années plus tard, la forme même du panorama (vision circulaire) prête elle aussi à toute une interprétation symbolique. De tout ce spectacle en effet, "*le sanctuaire de Marie est le centre, de même que dans l'oeuvre de notre rédemption, elle est devenue le pivot du plan divin*" ⁽⁵⁷⁾. Là encore, comment mieux dire l'effort accompli pour placer le sanctuaire au centre des choses, matérielles et spirituelles?

⁵⁴ La mise en valeur de l'agitation urbaine produit en retour une série de contrastes qui servent Marie. Là-bas le bruit, ici le calme; là-bas l'agitation éternelle, ici la sérénité; là-bas le danger et l'injustice, ici la douceur, la paix et la consolation, etc.

⁵⁵ Article du Journal des Débats, mai 1838, repris dans la Revue du Lyonnais, 1838, tome 7.

⁵⁶ Voir par exemple Hubert LEBON dans son chapitre "Parfums de Fourvière" des Délices....

⁵⁷ Affirmation que Blanchon ne manque pas d'appuyer de sa citation biblique: "*Leva in circuito oculos tuos et vide... Tunc videbis, et afflues et mirabitur et dilatabitur cor tuum*", (Isaïe, LX, 4 et 5). (= Regarde autour de toi et vois.... Quand tu aura vu, tu t'embrasera, et ton coeur sera agrandi et étonné) Compte-rendu des activités de la Commission de Fourvière du 1er novembre 1872 au 31 décembre 1872, p.10. J.Blanchon est le secrétaire et la cheville ouvrière de la Commission de Fourvière, groupe de laïcs qui gère le domaine de Fourvière et la construction de la nouvelle basilique.

On peut voir l'aboutissement de ce long traitement par le discours et de ces essais matériels avec l'ouverture en 1894 de l'Observatoire Panoramique de Fourvière, dans une tour de la nouvelle basilique à peine achevée. Une brochure intitulée Observatoire panoramique de Fourvière, publiée dès l'installation chez le très catholique éditeur Vitte, spécialiste des ouvrages de piété, permet de prendre la mesure du traitement religieux auquel est soumis la contemplation du point de vue ⁽⁵⁸⁾. Parler de mise en scène est-il alors seulement assez fort? Qu'on en juge. Le propos, avoué depuis les premières lignes de l'ouvrage, est de montrer que la Science a sa place sur les tours de cette basilique "*dans ce concert où toutes les harmonies du Beau chantent l'hymne de la reconnaissance et de l'amour*". Ainsi Notre Dame de Fourvière "*deviendra un monument sans rival dans le monde, où la religion aura su réunir sous son égide ce que les arts ont de plus riche et la Science de plus élevé*" ⁽⁵⁹⁾. Tel était bien le projet exposé par J.Blanchon dans le compte-rendu des activités de la Commission de Fourvière pour 1882-83, dans lequel il annonce que la tour Nord-Est de la nouvelle basilique est destinée à un observatoire scientifique "*affecté spécialement aux expériences et aux investigations sidérales et météorologiques du cours d'astronomie de la Faculté catholique de Lyon*" ⁽⁶⁰⁾. Lorsque l'outillage scientifique (jumelles, lunettes) permet d'accéder aux grandeurs et aux lois divines, ne devient-il pas en effet un auxiliaire de la religion, en tout cas selon les canons des membres de la Commission? Ainsi est pris le pari de mettre la science au service de la foi.

Pour parfaire l'équipement et les effets produits, la Commission de Fourvière décide d'équiper le lieu d'une lunette de vision, de jumelles et d'une table d'orientation. Ce dernier équipement est alors rare ⁽⁶¹⁾, et celui de Fourvière, même si notre auteur peut exagérer en le désignant comme le plus beau de France, semble de bonne qualité. Peint et émaillé, il indique les principaux monuments de la ville, les formes du relief et leurs altitudes, mais aussi les directions et distances des grandes villes du monde. Dans la salle située sous la plate-forme d'observation, on peut consulter des cartes, des plans et des photographies des alentours.

Si ces équipements permettent de satisfaire à la passion de connaissance et au désir curieux du voyageur, la manière dont il y accède lui rappelle la signification profonde de ce qu'il va voir. En effet, dans l'escalier qui mène à la plate-forme "*on peut lire, inscrits en mosaïques dans un gracieux encadrement de palmes bleues, sur la frise dont on fait le tour en spirale, quelques versets du cantique de Daniel qui rappellent à la fois les grands phénomènes de la nature, et la toute puissance de Dieu qui en a posé les lois...heureuse inspiration, d'avoir transporté dans les airs l'hymne des éléments, dont la science cherche à pénétrer les mystères; il semble qu'à cette hauteur, en face du splendide spectacle qu'on va contempler, on sente mieux la majesté des oeuvres divines: c'est le*

⁵⁸ L'observatoire panoramique de la basilique de Fourvière, Lyon, Vitte, 1896. La brochure a été rédigée en 1894 par un père trappiste.

⁵⁹ op.cit., p.2.

⁶⁰ Compte-rendu des activités de la Commission de Fourvière du 1er mars 1882 au 28 février 1883, Lyon, s.e, 1883. Paul Brac de la Perrière, membre de la Commission, est particulièrement actif dans cette Faculté Catholique.

⁶¹ La brochure mentionne celui du Revard à Aix-les-bains, de l'église d'Illiers à Chartre, du Ballon d'Alsace et du Drummond, ces deux derniers créés en 1892 et 93.

sursum corda, c'est l'âme qui monte avec le corps" ⁽⁶²⁾. Joannès Blanchon, inépuisable acteur de tout ce travail symbolique, avait dès 1884 consacré quelques pages à cette tour-belvédère dans le compte rendu de la Commission. Il concluait ainsi, après avoir cité Daniel: *"Il semble que cet appel enthousiaste, à toute la nature, à tous les éléments puisse comprendre ici jusqu'aux appareils scientifiques qui mettent l'homme à l'abri de la foudre ou lui rendent plus proches et plus visibles les merveilles dont il est entouré, de même que l'intuition lumineuse de la foi lui rend plus sensibles les vérités dont sa seule raison ne peut sonder ni mesurer les profondeurs. Ainsi, dans sa crypte jusqu'à son sommet, notre monument est un hymne à la majesté et la grandeur d'un Dieu admirable dans ses oeuvres matérielles, plus admirable encore par les voies providentielles par lesquelles il élève jusqu'à lui l'homme, chef-d'oeuvre de ses mains"* ⁽⁶³⁾

Par l'esprit et par le corps, on convie donc le futur spectateur à l'élévation. Textes bibliques à l'appui, on lui montre que cette nature qu'il va contempler est soumise à des lois divines. La leçon vaut aussi pour tous ces instruments scientifiques qui doivent être installés dans la salle d'études: baromètre, thermomètre, cartes célestes ne doivent être pour lui que les instruments commodes de l'appréhension de la création divine. L'Observatoire est le lieu idéal pour attirer, grâce à un équipement de qualité, le savant, l'homme d'étude, le touriste, le curieux, l'artiste et leur suggérer les grandeurs de la Création. Que les instruments et les travaux de la science servent ici la religion, ce qui est une affirmation réitérée plusieurs fois dans ce texte, participe aussi de cette démarche de séduction. Mais cet asservissement, cette affirmation de la "bonne science", prend aussi tout son sens dans le contexte du débat ouvert où des hommes d'église et de foi s'efforcent de prouver que la Science, pratiquée "honnêtement", ne peut que corroborer les enseignements de la Religion ⁽⁶⁴⁾. Ce point reste secondaire, et tous les efforts sont tournés en priorité vers l'utilisation de la contemplation esthétique ou didactique dans une perspective religieuse. L'expérience de l'Observatoire de la nouvelle basilique donne toute sa dimension au thème du panorama-révélation. Ainsi, au confluent des contemplations profanes et sacrées, étroitement unis par ces stratégies és-sitologie que sont nos laïcs ou ecclésiastiques lyonnais, le sommet de la colline de Fourvière avec ses bâtiments religieux devient un haut-lieu.

"Il est des lieux où souffle l'esprit" écrivait en 1913 Maurice Barrès à l'ouverture du premier chapitre de La colline inspirée. Si les lieux qu'il cite (la prairie de Lourdes, les Saintes-Maries, Vézelay, Le Puy-de-Dôme, la forêt de Brocéliande entre autres) ne sont pas tous des lieux élevés, c'est le cas du promontoire de Vaudemont près de Nancy, où se déroule son roman. Pour Barrès, c'est le lieu de la continuité de la race lorraine et du sentiment religieux, le lieu le plus favorable pour percevoir *"l'âme profonde de la Lorraine"*. Là se sont succédés les âges de l'humanité, les cultes de ses dieux. De cette continuité, de cet enracinement naît une énergie qui envahit celui qui aperçoit puis foule ces lieux: Sion est un lieu inspiré, un *"coteau d'éternité"* où se mêlent indissociablement le religieux et le profane, le pèlerinage (Notre Dame de Sion, haut lieu de la Lorraine annexée depuis 1873) et le point

⁶² L'observatoire de la basilique de Fourvière, op.cit., p.8.

⁶³ Compte-rendu de la Commission de Fourvière du 1er mars 1884 au 28 février 1885, s.e, s.l, s.d, p.5.

⁶⁴ Voir entre autres les articles de Mgr de Broglie dans Le Correspondant des années 1890.

de vue d'où l'on découvre les horizons et les champs dans le silence et la solitude qui ramènent sur soi. Pour Barrès, tout est lié: *"L'horizon qui cerne cette plaine, c'est celui qui cerne toute notre vie; il donne une place d'honneur à notre soif d'infini, en même temps qu'il nous rappelle nos limites"* ⁽⁶⁵⁾.

Si personne ne se livre à cette explication précise de la qualité de la colline de Fourvière tout ce que Barrès dit de Sion se retrouve dans les textes sur notre butte lyonnaise et citadine. Lieu privilégié de la compréhension de la ville et de son tempérament, site rempli d'une solitude et d'un silence qui le rendent propice à la méditation sur la petitesse et la vanité de l'homme et de ses oeuvres, point de suture avec le passé, paysage métaphore de la vie humaine, moment éternel de religion, tout est là. Les notes que prend Michelet sur Fourvière lors de son travail d'écriture du Banquet sont pleines de points communs avec les lignes de Barrès, et les mêmes traits marquent de nombreuses oeuvres de fiction ou de description, sans véritable prépondérance des auteurs catholiques. Pour tous ceux là, pas de doute: l'esprit souffle à Fourvière, et c'est de là qu'on perçoit l'âme de la cité, comme le dit Edouard Herriot en 1909 ⁽⁶⁶⁾. Ainsi, sur un large spectre, le lieu haut est devenu un haut-lieu reconnu par tous, au-delà de ses significations restreintes et polémiques (le site religieux), pour prendre une place capitale dans la définition du "caractère lyonnais", de "l'âme lyonnaise" dont le XIX^e siècle a défini les canons. Ainsi le haut-lieu de Fourvière rejoint-il d'autres constructions spatiales autour desquelles les hommes "célèbrent des affinités", comme le dit André Micoud. Les facettes opposées d'une même posture (la contemplation) s'y retrouvent pour mieux célébrer, sous la houlette de quelques "stratèges du regard", l'unité d'une cité que les bouleversements de toute nature ont rendu difficile à penser, à appréhender. Aussi retrouve-t-on autour de Fourvière tous ceux qui veulent conserver à Lyon une unité, une identité. De là-haut, tout redevient plus simple, tout retrouve une cohérence, une lisibilité au sein du plan divin ou du plan humain. Face à cette histoire longue, on peut peut-être mieux réaliser que ce n'est pas comprendre les villes que d'analyser leurs sous-ensembles (monuments, quartiers) sans s'interroger sur les modalités de construction qui en ont fait des "régions morales" fortement connotées.

Pierre-Yves SAUNIER
(Centre Pierre Léon/Université Lumière-Lyon II)

⁶⁵ Maurice BARRES: La colline inspirée, édition critique par Joseph BARBIER, Nancy, Berger-levrault, 1962, p.41.

⁶⁶ Dans la préface de Travailleurs et métiers lyonnais de Justin Godart.